

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la
Déficiência visuelle et le studio
typographies.fr

LE SIGISBÉE

MATHILDE DESACHÉ

LE SIGISBÉE



VOIR DE PRÈS

© 2025, Finitude.

© 2026, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-881-5

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.voirde-pres.fr

Prologue

1813

*Couvent de San Zaccaria, Venise,
le 28 septembre 1813*

Signora,

Je m'appelle Caterina Contarini Querini, un nom qui probablement ne vous dit rien. J'ai imaginé mille manières de vous dire qui je suis avant de me résoudre à commencer par le plus important : je suis votre mère. Vous êtes mon enfant perdue depuis quinze ans.

Je veux croire que je vous manque.
Je veux croire que vous avez encore

besoin de moi. Je veux croire que vous n'êtes pas indifférente à votre histoire, que vous souffrez peut-être de ne point connaître vos origines. Je veux surtout vous croire vivante.

Si Dieu le veut, cette lettre vous parviendra. Son messenger a su gagner ma confiance et me redonner espoir. Il m'a rendu visite au couvent de San Zaccaria sur les conseils de ma vieille amie Isabella Albrizzi. Il est à la recherche de François de la Motte et j'ai de bonnes raisons de croire que vous vivez à ses côtés. Car, vous l'ignorez peut-être, François est l'un de vos deux pères.

Giovanni Querini, ambassadeur de la Sérénissime, était mon époux ; François de la Motte était mon sigisbée. Ils étaient amis. Ils vous aimaient tous deux. Nous nous aimions tous les trois.

Une image vaut mieux parfois que de longs discours pour rendre tangible une

réalité longtemps enfouie. C'est pourquoi je joins à cette lettre une miniature de mon portrait, montée sur une bague. Voilà à quoi ressemble votre mère. Du moins, voilà à quoi elle ressemblait à l'époque de la gloire de Venise, les années et les malheurs ne l'ayant point épargnée. Mais je préfère que vous vous représentiez ma personne ainsi, jeune, digne et candide, ignorant tout de son avenir, ou plutôt fermant délibérément les yeux sur sa déchéance inéluctable.

Vous voyez-vous en moi ? Peut-être pas. Pas encore.

Giovanni avait fait exécuter une copie du portrait original afin de la porter au doigt pendant ses nombreuses absences. C'est cette bague que vous tenez entre vos mains. Je regrette aujourd'hui qu'elle soit sertie de brillants, et non d'or. À l'époque, je m'étais réjouie que mon époux ait eu la sagesse de cette éco-

nomie. Je l'avais rassuré, affirmant que ma beauté toute relative ne méritait pas mieux. Je m'embarrassais encore de cette fausse modestie féminine qu'on nous enseigne être la plus élégante des parures. L'arrivée de François de la Motte dans notre famille m'a encouragée à m'en délester. Son départ, brusque, m'a chargée d'une aigreur qui m'aurait empoisonnée si par ailleurs je n'avais pris la ferme résolution de ne plus rien refuser à mes désirs.

Les sœurs du couvent où je réside se sont fait une raison et s'en accommodent, San Zaccaria n'ayant de toute façon jamais été célèbre pour l'austérité de ses mœurs. Du temps de la gloire de Venise, son parloir n'avait rien à envier au *casino* de la Signora Tron. On y médissait sans détour autour d'une tasse de thé accompagnée de massepains, le son de nos voix couvert par le spectacle d'un

théâtre de marionnettes, les rires des enfants, les aboiements d'un carlin, les sollicitations d'un pauvre hère réclamant l'aumône. Les grilles qui séparaient du monde les jeunes demoiselles à marier, les sœurs et les veuves ou autres nobles femmes indésirables dont il était bon de contraindre la liberté, n'existaient que pour la forme et avaient été soigneusement agrémentées de rideaux de velours, de moulures et de dorures afin de ne point choquer un œil sensible et délicat. Dans ma Venise, celle du siècle passé, on donnait la primauté à la beauté sur les règles, les usages et même l'utilité. Je regrette que vous ne l'ayez pas connue, ou si peu. S'il vous en reste quelques souvenirs, ils doivent être de l'ordre de l'impression, des touches de couleurs diluées, des éclats de lumière, des scènes aux contours flous, comme dans un tableau de Guardi.

Aujourd'hui, le parloir est vide et silencieux. Il a retrouvé sa gravité. Mon visiteur et moi échangeons à voix basse, et nos voix pourtant résonnent sous le plafond voûté dépouillé de toutes ses fioritures. Entre deux tasses de thé, je reprends l'écriture de cette longue lettre et lui se plonge dans un volume sur l'histoire de la peinture italienne. Il patiente sans rien dire, mais ses nombreux coups d'œil dans ma direction me pressent. À travers la grille, il me surveille. Il sait l'enjeu de cette lettre et les sentiments contradictoires qui m'agitent. À lui revient la mission de vous la remettre. À moi celle de vous persuader d'y répondre, de vous donner l'envie de me connaître et de nous rencontrer.

Quel mot étrange entre une mère et sa fille, n'est-ce pas ? Nous rencontrer, comme si nous étions des étrangères. C'est pourtant ce que nous sommes

devenues, vous la jeune fille qui n'est plus une enfant, moi la mère vieillissante qui pleure encore le sien. Je crains votre rejet. Non, je crains votre indifférence.

Venise et sa bonne société ont cherché à m'oublier et me voilà enfermée là, au couvent de San Zaccaria où les visites se font rares. Je vous disais que depuis le départ de François, mon sigisbée, je ne me refuse rien. Imposer à mon entourage ce nouveau trait de caractère n'a pas été facile. J'ai tenté de conquérir pleinement cette liberté et j'ai été punie pour cela. Voyez-vous, je gênaï. Maintenant, les gens y trouvent moins à redire, c'est l'avantage de la vieillesse. Mes lubies brillent dans l'indifférence.

Et vous ? Vous devez avoir dix-huit ans. Il vous faut encore jouer ce jeu idiot, paraître faible, délicate et peut-être même stupide. C'est bien, il y a un temps pour tout. L'important est de

garder en tête que ce n'est qu'un jeu, un déguisement. Amusez-vous. Mais n'oubliez pas qui vous êtes derrière, qui vous êtes vraiment.

Je vous écris afin de vous y aider, pour découvrir la femme que vous êtes devenue et donner corps à votre passé. Femme du monde, femme de peu, femme frivole, femme dévote, femme fière, femme soumise, femme aimée, femme bafouée... je vous ai imaginée parée de tous les costumes, jouant tous les rôles. J'ai multiplié à l'infini la femme que vous devez être aujourd'hui, jusqu'à en avoir le tournis et oublier le vide creusé par l'absence de la petite fille qui m'a été arrachée.

Où avez-vous grandi ? Avez-vous été heureuse toutes ces années ? Jouissez-vous d'une santé solide ? Êtes-vous bien entourée ? Êtes-vous gourmande ? Connaissez-vous l'amour ? Prenez-vous

soin de votre chevelure ? Savez-vous monter à cheval ? Et compter, savez-vous bien compter ? Il est important de savoir compter. Surtout, que savez-vous de votre mère ? de Venise ? de sa chute ? Que vous a-t-on dit de moi ? Mes questions sont inépuisables, mon ignorance me hante... Ayez pitié, répondez-moi. Dites-moi qui vous êtes. De mon côté, je ferai de mon mieux pour tisser le lien entre votre présent et votre passé. Et, je dois l'avouer, une motivation tout égoïste m'anime aussi, car me plonger Moi-même dans ce temps révolu, celui de l'âge d'or de la Sérénissime, adoucira mes plaies.

Femme curieuse, j'espère que vous l'êtes, Giulia. Écrivez-moi.

Amatemi, e credetemi tutta vostra.

Caterina Contarini Querini

*
**